



« Rattrapages » : une rampe en travers de l'escalier, une solution élégante, qui ne génère aucune charge d'entretien ultérieure.



Musée de la Grand Guerre à Meaux.



Inondations à Saint-Mammès en 2018.

Édito



Jérôme Guyard
Maire de Saint-Fargeau-Ponthierry,
Conseiller départemental
délégué du Président
en charge de l'Attractivité territoriale,
Président du CAUE77

Tous les domaines d'activité du CAUE77, que ce soit l'architecture, l'urbanisme, l'environnement, le paysage, font appel à des connaissances spécifiques, des expériences, du vécu. Notre association a pour mission de capitaliser ce savoir, le transmettre au mieux. Cela passe par la mise en forme de contenus pédagogiques utilisant toutes formes de supports, par la réalisation d'événementiels. Un mot semble manquer dans la description de ce que notre association réalise : la mémoire. Mémoire de ce que chacun de ces domaines sous-entend, sur laquelle il s'appuie et transmet. C'est le fil conducteur de cette lettre.

Mémoire des événements passés en premier lieu, qui font comprendre le territoire seine-et-marnais et peuvent le faire connaître et reconnaître. Le centenaire du 11 novembre 1918 est l'occasion d'évoquer le tourisme de mémoire que notre département a pour mission de développer.

En architecture, les solutions nouvelles s'inventent à partir des acquis. Dans le même temps des principes parfaitement éprouvés doivent toujours guider les projets. Les progrès ne peuvent être parfois que ceux du rappel constant de certaines vérités «anciennes». C'est le cas en matière d'accessibilité.

Enfin, dans l'aménagement du territoire, la mémoire d'événements climatiques exceptionnels doivent devenir des sujets de réflexion au lieu de se traduire trop souvent en normes abstraites.

Ces exemples détaillés dans les pages qui suivent montrent que ces mémoires réunies doivent devenir celle du CAUE77, pour les relier et les mettre au service d'une exigence toujours accrue dans tous les types de projets. ■

Bonne lecture



Paysage près de Villeroy et Ivry, points extrêmes de l'avancée allemande vers Paris. Au premier plan le monument à Charles Péguy. Des horizons de grandes plaines agricoles, très souvent restées dans l'état où elles étaient il y a cent ans. C'est la trame arborée qui semble avoir le plus changé : des arbres, des alignements ont disparu, d'autres ont été plantés.



Accès au toit de la Philharmonie de Paris. Architecte Jean Nouvel.

Accessibilité, des architectures « à niveaux » ?

Accessibilité, notion récente ?

La multiplication des règles, des normes en matière d'accessibilité de bâtiments publics ou privés pourrait faire croire que cette exigence est récente, que maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvre commencent seulement à s'en soucier après des siècles d'ignorance... C'est oublier l'intelligence de très nombreux bâtiments anciens, à commencer par les innombrables églises qui pour beaucoup restent des modèles dans le domaine. Une parfaite accessibilité était la condition préalable au démarrage du chantier de construction. Une raison simple : les grues avec des flèches de plusieurs dizaines de mètres n'existaient pas encore. Alors comment élever les piliers de la nef, la charpente centrale si ce n'est en utilisant des charriots venant au plus près des grues à tambour pour approvisionner le chantier en pierres, poutres, etc. Cette évidence du chantier se retrouvait dans la vie du monument, avec toutes les facilités que l'implantation à niveau permettait pour l'entretien courant, les mises en place et déménagements de mobilier, boiseries, sculptures, tableaux, les processions, l'accessibilité de tous. Le choix du site d'implantation était donc crucial pour que cette accessibilité soit réalisable à moindre coût. Si besoin était, un terrassement minutieux devait remédier aux éventuelles impasses techniques, car la création d'emmarchements ne pouvait jamais concerner la totalité du périmètre. Quelques siècles plus tard, faire le tour de ces monuments permet toujours d'y vérifier la diversité des savoir-faire, des solutions imaginées pour s'adapter aux sites, à leur géologie, leur géométrie capricieuse.



La Défense. Escalier raccordant le sol naturel à la dalle.

Le temps du hors-sol

Le perfectionnement des grues, permettant d'approvisionner le chantier à partir d'un seul point de levage situé en dehors du périmètre de la construction, a eu un impact radical sur la façon de traiter la géométrie des bâtiments et leur accessibilité. La continuité avec le sol naturel pouvait être oubliée le temps du chantier et les emmarchements ne posaient des problèmes qu'aux futurs utilisateurs... Cette production « hors-sol » a atteint son point culminant avec l'urbanisme de dalle, à son paroxysme dans les années 60-70, où les problèmes d'accessibilité ne concernent plus seulement

les bâtiments mais la totalité de l'espace public. Le quartier de la Défense en illustre tout l'inconfort, et l'accès à l'Arche de la Défense pourrait en être le symbole avec ses escaliers inévitables sauf pour ceux qui rentrent par le sous-sol, c'est-à-dire en voiture.



« Rattrapages » : construction d'une petite cabine d'ascenseur à fonctionnement automatique, solution efficace et peu onéreuse.



Le seuil, une symbolique à exprimer.



L'art de bâtir en lien avec le sol en place : premier rang de pierres et roche taillés pour s'assembler (soubassement d'une chapelle romane).

« Rattrapages »

Avec l'obligation d'accessibilité PMR, les oublis ou erreurs d'hier conduisent à des solutions de rattrapages qui vont de la plus modeste et efficace à la plus prétentieuse, dispendieuse et parfois impraticable. Un des cas les plus simples et fréquents est celui de bâtiments publics ne répondant pas aux règles d'accessibilité à cause de quelques marches. Trois exemples peuvent illustrer le propos. Une première solution consiste à reprendre l'escalier existant en y insérant une rampe en travers (voir photo page 4). Elle a l'immense avantage d'être élégante, « définitive », et de ne générer aucune dépense d'entretien ultérieure. La seconde est de construire une petite cabine d'ascenseur (photo ci-dessous) à fonctionnement automatique. Même si cette solution sera toujours regardée comme esthétiquement « moyenne » elle a l'intérêt d'être



Un « morceau d'architecture » imposant pour un fonctionnement incertain.

Pour prendre l'ascenseur, appuyer sur le bouton de l'interphone.

Une hôtesse va vous répondre.

efficace, confortable pour les utilisateurs, et peu onéreuse. Enfin, la troisième consiste à tenter de masquer la solution de rattrapage par un habillage architectural faisant croire à une conception unitaire d'origine. Dans ce dernier cas, le coût n'a évidemment plus rien à voir, la gestion non plus, et l'usage n'est pas forcément garanti quand personne ne répond puisque, dans l'exemple présenté, il faut appeler l'accueil pour pouvoir utiliser l'ascenseur. Quand il pleut l'attente devient vite intolérable... Trois solutions, trois philosophies qui ne sont pas neutres en terme d'efficacité, de coût, d'esthétique. Trois solutions de rattrapage à mettre en regard avec celle qui aurait évité tout cela, être à niveau.

Maison « posée » sur son déblai-remblai.
« Le terrain raconte à l'architecte ce qu'il faut bâtir. »
(Tadao Ando). On en est loin.



Des maisons individuelles « à niveau »

L'application des règles (mais surtout des évidences pratiques...) aux programmes publics devrait inspirer la production privée, des maisons individuelles par exemple. Que penser de cette « contemporaine » posée sur son déblai-remblai ? Le simplisme du terrassement n'est pas au niveau de l'architecture, c'est évident. La très belle pente du terrain pouvait être le fil conducteur d'une autre volumétrie, d'une accessibilité meilleure à l'ensemble du terrain. Le remblai complique le contact avec la partie basse de la parcelle, réduit la surface « utile » du jardin à la zone plane en périphérie de la maison, et oblige à planter le talus pour ne pas rendre son entretien trop laborieux. « *Savoir comment placer une maison sur un terrain, c'est avant tout penser la forme du terrain. Mais ce terrain et chaque partie de la maison doivent être étudiés dans les détails, jusqu'à la position des arbres, dehors, comment on les perçoit de la fenêtre, à l'intérieur (...)* Le terrain raconte à l'architecte ce qu'il faut bâtir. »(1). On en est loin. Placer la maison sur le terrain c'est s'assurer qu'elle sera facile d'accès, mais que le terrain, le jardin le seront aussi. Dans ce domaine pas besoin de normes mais une réflexion, des propositions que l'architecte est là pour faire au maître d'ouvrage.

Le seuil, une symbolique à exprimer

Dans cette réflexion à mener sur l'accessibilité et son confort, la fonction symbolique du seuil ne doit jamais être sous-estimée, affaibli par des considérations techniques. Les emmarchements ont toujours été une des façons de l'exprimer avec force. Le projet doit donc réinterpréter cette fonction avec d'autres moyens, en même temps que celles de porte, de franchissement, d'espace intermédiaire : « *Les portes marquent le lieu d'interruption d'une limite en principe non franchissable ; elles expriment le contrôle des franchissements et les renforcements de fermeture qu'exige le ménagement des ouvertures. (...). Le seuil signale et prépare*



Vaux-le-Vicomte : une exemplarité dans le traitement des cheminements par escaliers et par rampes, en particulier dans la remontée vers l'Hercule fermant la perspective du jardin.



Rampe courbe entre deux terrasses d'un jardin classique.



Jardins, grands parcs classiques : quand l'accessibilité y devient un art

La question de l'accessibilité ne se pose pratiquement jamais dans les jardins bien conçus. Même si la notion n'est pas évoquée en tant que telle dans les ouvrages théoriques elle y est traitée nécessairement, pour des raisons d'entretien, pour tenir compte du point de vue des jardiniers, leur besoin de parcours sans obstacles, sans franchissements impossibles par des outils aussi indispensables que les brouettes. Les grands parcs classiques installés sur des pentes légères, tels Vaux-le-Vicomte ou Versailles, restent à ce jour des modèles par la présence systématique de doubles itinéraires subtilement entremêlés : ceux par escaliers et ceux par rampes. Des espaces dessinés pour l'œil bien sûr, mais qui intègrent parfaitement, discrètement, les contraintes d'entretien, de service. Cette nécessité d'accessibilité est la même dans les espaces publics, mais on y constate en permanence son oubli. Sans doute les jardiniers n'ont-ils pas été assez présents dans la conception...

le franchissement. Le seuil est un lieu d'ouverture de la limite, la zone de son franchissement ; il est limité (« la limite du seuil ») et fait l'objet de dispositifs matériels et symboliques particuliers. Le seuil est souvent matérialisé par un emmarchement qui exprime, par la différence des niveaux, une hiérarchie qualitative des espaces. (...) Les seuils peuvent se répéter, chaque seuil opérant une sélection supplémentaire. (...) Certains espaces ont, comme le seuil, une « fonction » de sélection et/ou de médiation qui permet de dégager la notion d'espace intermédiaire. Les espaces intermédiaires spatialisent l'expression des hiérarchies sociales ou des hiérarchies dans les relations sociales ».

Françoise P. Lévy et Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, CCI/Centre Georges Pompidou, 1983.

Les emmarchements sont donc à remplacer par des effets moins évidents, plus subtils mettant en oeuvre tous types de ressources et dispositifs : matériaux, couleurs, solutions d'encadrement, éclairage, effet sonore, etc.

L'analyse de quelques bâtiments montre à quel point ce marquage peut être à la fois inconfortable – à cause d'emmarchements disproportionnés – tout en manquant d'expressivité symbolique. Déjà cité, le Ministère de l'Équipement à l'Arche de la Défense en est un exemple caricatural : à l'escalier monumental (et épuisant) donnant accès au parvis fait suite un sas d'entrée qui conviendrait bien à une entreprise quelconque. Inversement, les franchissements faciles et monumentaux de certains centres commerciaux, de sièges de grandes entreprises montrent comment ces points d'entrée peuvent être fortement scénarisés. Une évidence : les accès à de nombreux édifices religieux restent des modèles à la fois d'accessibilité et de traitement symbolique de ces points majeurs de toute architecture. ■

(1) Tadao Ando, revue d'A, mai 1991

Les accès à de nombreux édifices religieux restent des modèles à la fois d'accessibilité et de traitement symbolique de ces points majeurs de toute architecture.



Rampe PMR en forme de passerelle, une façon de conserver la symbolique du franchissement, une solution réversible, un coût très faible. Trois raisons pour en faire une solution satisfaisante dans de très nombreux cas.





Musée de la Grande Guerre à Meaux. Sur le toit, cheminement dans une tranchée minérale.



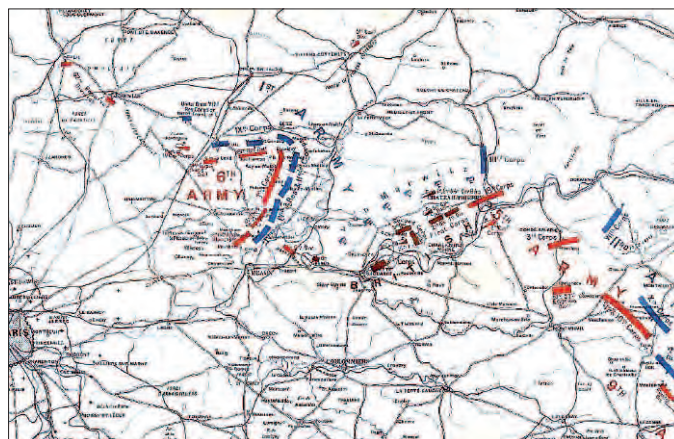
Paysage près de Villeroy et Ivry.

Paysages de mémoire en Seine-et-Marne

11 novembre 2018, centenaire de l'armistice de la première guerre mondiale

Les faits, les enjeux

Un siècle que s'est achevée la première guerre mondiale. Elle a laissé de nombreuses traces en Seine-et-Marne. Des combats que l'on commémore sous le nom de bataille de la Marne. Dès l'immédiat après-guerre un tourisme de mémoire s'y est développé. Le Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, inauguré le 11 novembre 2011, en marque une étape, une relance majeure. L'importance des événements, leurs conséquences, rappelée avec ce centenaire, mérite un effort accru de connaissance. Le développement du tourisme de mémoire en



Seine-et-Marne permet de répondre à de forts enjeux économique et pédagogique.

Septembre 1914, les batailles de l'Ourcq et de la Marne : la défaite évitée *in extremis*.

On le mesure parfaitement aujourd'hui, la victoire de la Marne, c'est le retournement d'une tragédie qui paraissait écrite. Des batailles perdues suivies d'une épouvantable retraite : « *Bientôt il ne se présente plus qu'une cohue d'hommes et de chevaux, écrasés par la chaleur, en proie aux tortures de la faim et de la soif. Est-il raisonnable d'espérer qu'une armée réduite à cet état de fatigue et de désespoir puisse un jour retrouver sa valeur combative ? (...) La retraite, épreuve épuisante, aggravée par la chaleur torride de l'été a laissé à tous ceux qui l'ont vécue un souvenir ineffaçable.* » (1)





Toit végétalisé du Musée de la Grande Guerre à Meaux : une couleur qui n'est pas sans évoquer les champs de bataille proches.



Cimetière de Chambry. Les créneaux creusés dans le mur du cimetière lors des combats acharnés qui s'y sont déroulés. Un vestige au pouvoir d'évocation encore extrêmement fort.



Certain de sa victoire Guillaume II a fait frapper une médaille commémorant l'entrée dans Paris. Elle est illustrée par l'Arc de triomphe et la tour Eiffel et on y lit « *Einzug der Deutschen Truppen in Paris, 1871-1914* » (entrée des troupes allemandes dans Paris 1871-1914). C'est l'affaire de quelques jours. L'empire allemand, ses 60 millions de sujets, va bientôt en finir avec la jeune République française et ses 37 millions de citoyens. Le grand dessein pourra se poursuivre. Il ne restera qu'à absorber pacifiquement l'empire austro-hongrois (par des liens resserrés, sur le point d'être mis en œuvre), mettre à genoux la Russie en pleine décomposition interne. L'Angleterre, définitivement isolée, n'aura plus qu'à plier...

Coté français on envisage un siège prolongé de Paris comme en 1871. Des troupeaux ont été parqués dans les bois de Boulogne et de Vincennes. Des trains de vivres arrivent à tous instants dans les gares. Le 2 septembre un convoi spécial emporte le Président de la République et le gouvernement vers Bordeaux. Les chances de retournement paraissent dérisoires, l'opinion publique, les députés exigent des coupables. Ils sont désignés, c'est le général Joffre entre autres, « un incapable ». Après la défaite on les jugera.

Le scénario s'est déroulé autrement :

« *Le 5 septembre, l'aube qui blanchit le ciel marque le début d'une journée où va se déclencher – et de façon imprévue – la plus grande bataille que l'histoire ait jamais connue : 2 millions d'hommes vont s'affronter pendant plus de 6 jours sur un champ de bataille de 250 kilomètres de long.* » Ce sera une victoire.

« Mise en tourisme » : échelle territoriale des projets et cohésion générale

À la question de savoir s'il n'y a pas un risque « d'overdose » en matière d'offres touristiques, s'il n'y a pas un seuil de tolérance où le territoire ne peut plus assumer la compétition des sites les uns par rapport aux autres, Gilles Marty (dirigeant une agence d'architecture spécialisée dans ce domaine, Inca-architectes*), répond : « *J'ai toujours tendance à penser que le mal français réside dans le fait que son maillage touristique reste impensé : ce maillage existe au niveau administratif mais pas en termes de cohésion de projets.*

La France manque de grands projets fédérateurs : on y démultiplie les destinations sans construire ni les parcours ni les réseaux qui les relient et qui devraient faire sens pour le tourisme. (...) Il faut créer des univers à l'intérieur desquels les touristes passent d'un lieu à l'autre. »

Ce tourisme pensé et coordonné à plus grande échelle permet un développement des territoires, une économie qui s'en s'affranchit.

« *Souvent, on s'aperçoit que la pertinence internationale ou nationale n'est pas uniquement une pertinence touristique, mais aussi de savoir-faire, de richesse économique, d'enrichissement des territoires, de développement durable : des leviers existent qui permettent de recréer de la richesse non exclusivement touristique.* »

À la question de savoir quels pays donnent l'exemple en matière de coordination à grande échelle Gilles Marty n'en donne qu'un, les routes touristiques norvégiennes.

(*) Journal d'A, juillet-août 2018



Quel nom donner à cette victoire ?

La question se pose tout de suite et le nom choisi reflète une réalité historique : c'est près de la Marne que l'avancée allemande a été stoppée in extremis : « Comment désigner pour la postérité, cette grande bataille qui s'achève ? l'étendue de territoire sur laquelle s'étaient déroulées ses péripéties excluait le choix habituel, celui de la localité la plus proche. Meaux, Château-Thierry, Bar-le-duc, Verdun avaient à cet égard des titres égaux. Seule, une association du genre -bataille de Paris-Verdun- permettrait d'englober sous un même vocable les combats de l'Ourcq, des Grand et Petit Morin, des marais de St Gond, de la trouée de Revigny et de l'Argonne. Mais Paris-Verdun paraissait désigner une épreuve sportive. Il fallait trouver autre chose. (...) La partie décisive s'était jouée à l'ouest, entre l'Ourcq et le camp de Maillily. Joffre décide donc de retenir le nom de la rivière dans le bassin de laquelle se sont déroulés les engagements qui ont donné le coup d'arrêt à l'avance de l'aile droite allemande. Bien qu'aucune rencontre sérieuse ne se soit produite sur les bords même de la Marne, ce choix reçoit une consécration officielle dans le télégramme que le 11 au soir Joffre adresse au gouvernement : « La bataille de la Marne s'achève en victoire incontestable ». Durant ces quelques jours 112 000 soldats français et anglais ont été tués et 150 000 blessés. Coté allemand les chiffres ne sont pas moins effrayants, 83 000 tués et 173 000 blessés. Parmi les morts beaucoup de Seine-et-Marnais : « Je commande à 250 hommes, un tiers parisiens, deux tiers briards » (Lieutenant Charles Péguy, correspondance, 1914). Ni Péguy ni aucun d'eux n'auraient pu imaginer qu'ils seraient tués à coté de chez eux le mois suivant leur mobilisation. Aux cotés de Charles Péguy, le soldat Alphonse Tellier sera blessé dans le champ qu'il cultivait à Ivorny avant la bataille... (Voir son interview réalisé en 1972, sur le site des Amis du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux).

Un récit trop « parisien », une amplitude oubliée

« Pour les Parisiens, la bataille de l'Ourcq résumait à elle seule la gigantesque rencontre. Le reste c'était peu de choses ! (...) c'est une sortie de la garnison de Paris et la randonnée des taxis qui avaient sauvé la France ! Cette façon simplifiée de voir les choses flattait à la fois l'orgueil de la capitale et le goût de



Nécropole nationale de Chauconin-Neufmontiers, la grande tombe de Villeroy. Sur le panneau d'information une phrase résume le sentiment actuel face à cette guerre : « La disparition de cet écrivain et homme de lettres (Charles Péguy) est devenue aujourd'hui le symbole du suicide collectif de l'Europe. »

réduire un événement complexe à son aspect le plus frappant et le plus élémentaire. »

La réalité historique est que 1 200 taxis ont été réquisitionnés pour constituer deux convois permettant d'acheminer vers le front entre trois et cinq mille hommes. Mais sur le plan militaire cette opération n'a eu pratiquement aucun impact. Elle a été avant tout psychologique, grâce à une communication très bien relayée.

Un tourisme de mémoire à développer. À quelle échelle ? avec quelle ambition ?

Le développement du tourisme de mémoire est parallèle à celui de tous les autres (balnéaire, culturel, etc), avec une forte accé-

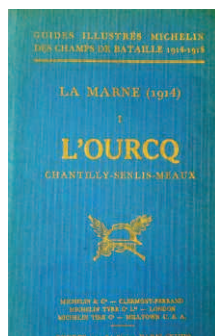




À propos de guides

L'entreprise Michelin a édité dès la fin de la Première Guerre Mondiale une série de guides historiques proposant des itinéraires de découverte de l'ensemble des champs de bataille. Dans l'introduction de celui relatif aux batailles de la Marne et de l'Ourcq, les objectifs du tourisme de mémoire sont parfaitement exposés :

ressentir pour mieux comprendre. Ces guides proposent des circuits tenant compte de l'état du réseau routier de l'époque. À cette nuance près ils sont des sources toujours utiles pour améliorer ou construire des itinéraires actualisés, enrichis d'autres thématiques. Suivre ces guides et les circuits proposés, avec les photos d'époque qui les illustrent, c'est revivre un peu de l'émotion des touristes des années vingt qui découvraient brutalement l'ampleur des destructions. Sur le bâti mais aussi sur des milliers de kilomètres carré de terre agricole. Une ampleur jamais connue, effrayante, que les journaux des années de guerre n'avait jamais montré.



Introduction au guide Michelin édité en 1919

(Champs de bataille de la Marne 1914 - L'Ourcq, Chantilly, Senlis, Meaux, 120 pages).

« *Nous avons essayé de réaliser, pour les touristes qui voudront parcourir nos champs de bataille et nos villes meurtries, un ouvrage qui soit à la fois un guide pratique et une histoire. Nous ne concevons pas, en effet, une telle visite comme une simple course dans les régions dévastées, mais bien comme un véritable pèlerinage. Il ne suffit pas de voir, il faut aussi comprendre : une ruine est plus émouvante lorsqu'on en connaît l'origine, tel paysage qui paraît terne à l'œil non averti se transfigure par le souvenir des luttes qui s'y sont livrées.* » Cette dernière remarque prend tout son sens dans les plaines agricoles du Multien, d'un « raffinement » et une « immensité » grandie par l'histoire : « *Dans cette immensité ouverte et tendue comme la peau d'un tambour aucune aspérité ne passe inaperçue, le moindre élément en élévation crée l'événement. Peu d'arbres dans cette nudité. En revanche, les fermes et les villages affirment une échelle et un raffinement remarquables. De nombreux parcs, entourés de superbes murs, composent autour des établissements bâtis une articulation incomparable avec l'immensité des cultures qui les environnent.* » Atlas des paysages de Seine-et-Marne, Conseil Général 77, page 57.

l'évolution entre les deux guerres liée à l'augmentation du cyclisme, du parc automobile, l'amélioration du réseau routier, la diffusion des cartes et guides, un début de démocratisation des séjours touristiques, etc. Pour ce qui concerne la bataille de la Marne on peut dire qu'aujourd'hui, comme à l'époque, elle reste largement méconnue malgré tout ce qui la rend unique, décisive. (Se rappeler aussi que la guerre ne faisait que commencer. Elle devait être courte et « joyeuse ». Elle devait aussi être la dernière. On connaît la suite. L'armistice du 11 novembre c'est l'histoire d'une paix qui n'a jamais eu lieu, de la guerre qui recommencerait deux décennies plus tard). Le tourisme de mémoire est une des façons d'aborder l'histoire du XX^e siècle, prendre conscience de cet enchaînement, son envergure européenne. Un « devoir de mémoire » parce qu'il y a un « devoir d'avenir ».

L'ambition pédagogique requise nécessite des moyens en rapport, pour révéler, les lieux, les traces, les conséquences de ces journées décisives. Les champs de bataille sont les périmètres auxquels on pense en priorité, compléments indispensables de ce qui est montré dans des musées. Là, sur le terrain, se découvre le cadre de l'action, de la souffrance et de la mort de centaines de milliers

de soldats. Là, peuvent être évoqués moins abstraitement les faits militaires mais aussi ce qu'ont enduré les civils, les exactions de toutes natures, les destructions et pillages systématiques, le patrimoine monumental disparu, les mouvements de population, etc. Evoquer également toutes les lois et mesures prises pour faire face aux pertes humaines, aux nécessités de reconstructions, de remise en état des fermes et terres de culture.

Ces faits, ces décisions innombrables ont initié des transformations matérielles et culturelles majeures, qui ont été renforcées à l'issue de la Seconde Guerre Mondiale. Un bilan impressionnant qui aide à comprendre le présent.

Ce projet mériterait d'être coordonné sur la totalité de ce que fut le front en septembre 1914, en montrer l'envergure, les contraintes. Le nom choisi par Joffre signifie bien que c'est dans la partie occidentale que s'est produit le retournement permettant la victoire, en Seine-et-Marne notamment. Sans aucun doute, ce tourisme n'est pas simple à développer du fait de l'étendue et de la complexité des événements : « *Si, par le conflit qu'elle évoque, par ses rebondissements dramatiques, la tension croissante qui s'y fait jour et l'évolution inexorable de l'action, la bataille de la*



« La terre est, comme notre peau, condamnée à conserver la trace des blessures anciennes. » Fernand Braudel

Marne apparaît comme une véritable tragédie, celle-ci ne répond nullement aux règles de l'époque classique. Ni l'unité de lieu, ni l'unité de temps n'y sont respectées. L'ensemble des combats présente la complexité qui est la marque même des grands

événements. Plusieurs actions se déroulent simultanément sur des plans différents. Elles s'enchevêtrent en contrepoint comme les développements d'une fugue à plusieurs voix. La compréhension de la bataille exige donc un double effort : d'analyse d'abord, de synthèse ensuite. »

C'est dans cette complexité que réside l'attrait essentiel de cette mise en tourisme, lui donne des chances de créer un motif puissant d'adhésion, de succès. ■



(1) Henri Isselin, *La bataille de la Marne*, Arthaud, 1964, 275 pages.

Livre très bien écrit, avec une description claire de la situation dans les deux camps, notamment au niveau de l'État-major et des troupes, avec leurs qualités et faiblesses réciproques.

Une iconographie très riche et rare, de très nombreuses informations dans le livre de Christian de Bartillat *La Marne, bataille du Multien, 5-10 septembre 1914, une tragédie en 5 jours*, Presses du village, 128 pages, 1994.

Itinéraires proposés par le Guide Michelin édition 1919

De Meaux à Marcilly en passant par Chauconin-Neufmontiers, Monthyon, Penchard, Chambry, Barcy (28 kms).

De Marcilly à Etrépillly par Puisieux, Nogeon, Acy, Etavigny, Betz, Acy, Vincy (boucle de 45 kms).

Ces circuits sont illustrés de nombreuses photographies prises peu de temps après la bataille. Des panoramiques donnent une idée très précise de plusieurs sites majeurs.

Comme il s'agit presque toujours de grandes plaines agricoles, peu soumises à la pression urbaine, elles sont restées dans l'état où elles étaient il y a cent ans. C'est la trame arborée qui semble avoir le plus changé : des arbres, des alignements ont disparu, d'autres ont poussé, ont été plantés. Certains éléments liés au monde rural ancien ont définitivement disparu, par exemple les mares évoquées

à propos des chevaux, les meules de foin, les granges ou hangars isolés. Une « simplification » du paysage a eu lieu. Mais les parcs de châteaux, les lisières de bois, les grandes fermes isolées, les cimetières, les églises, les rus, lieux de combats ou repères géographiques fréquemment cités, sont tous là, reconstruits après guerre ou dans leur état ancien. Cette permanence des lieux n'est que le résultat d'une absence de pression urbaine trop forte, ce qui n'est pas acquis à long terme.

Guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918, *La Marne et la Champagne*, édition 2014, 190 pages.

Ce nouveau guide paru à l'occasion du centenaire reprend une partie du contenu de la première version, mais avec moins de cartes et très peu de photos d'époque. Elle est surtout enrichie de toutes les indications concernant les monuments et musées construits depuis.





Inondations à Saint-Mammès en 2018.

Inondations, crues soudaines, coulées de boues : se protéger (un peu) avec des talus plantés

Rien ne résiste à l'eau...

... à sa violence, ses flots boueux, lorsque trop c'est trop, que la « mesure » est pleine. Le traumatisme est toujours aussi fort quand on en fait le constat soi-même, dans son cadre de vie proche, celui d'une réalité saisissante dans des zones où « on n'avait jamais vu ça ». Dans de nombreux secteurs, les orages du printemps 2018 ont donné l'occasion d'assister à des faits totalement « inimaginables ». On se demande ce qui arrivera la prochaine fois quand on entend parler du climat qui change, des



orages plus nombreux, plus violents. Alors, un article de plus sur le sujet ? au nom de quelle prétention ?

D'abord pour faire un rappel, celui d'une certaine impuissance et d'une imprévisibilité de mécanismes défiant le « bon sens », la mémoire de chacun. Ainsi, même les sols forestiers n'ont plus rien retenu malgré des caractéristiques et une période très favorables : importante couverture herbacée, litière abondante, structure perméable et aérée sur une grande profondeur. Rien n'a pu retenir la lame d'eau formée sur quelques hectares. Dans certains cas, elle est « sortie du bois » et a traversé des maisons situées en sommet de coteau, démontrant si c'était nécessaire qu'il n'y a pas que les fonds de vallée menacés. À la Ferté-Gaucher le 6 juin 2018 il est tombé en 15 minutes ce qui tombe normalement en un mois et les rues ont été envahies en quelques minutes par 80 cm d'eau. Les inondations de la vallée du Loing restent dans les mémoires.

À partir de ces constats, que faire ?

Stocker l'eau ? on le fait déjà pour la majorité des nouvelles zones imperméabilisées. Bâtir sur des buttes ? dans certains cas ponctuels pourquoi pas. Construire en adaptant les rez-de-chaussées aux conséquences des inondations ? c'est une évidence. Mais le compte n'y est pas. L'essentiel des surfaces construites restera



Jardin des Tuileries à Paris, un terrain parfaitement plat, difficile à drainer. Chaque grosse pluie le rappelle. L'évacuation de l'eau est la première question à régler dans tout aménagement.



Des solutions anciennes

On évoquera des dispositifs qui ont fait leur preuve sur quelques millénaires et continueront à le faire tant qu'on aura l'idée de les construire, les haies sur talus. Il ne s'agit pas d'évoquer la mise en place d'un néo-bocage, maillage très large ou resserré de haies. Plus simplement d'imaginer la mise en place sur certains linéaires stratégiques, d'obstacles résistants à des courants violents, pouvant faire barrage et stoker l'eau, et qui même hors des épisodes pluvieux en retiennent un gros volume à l'intérieur même de leurs composantes : le talus lui-même, qui peut atteindre trois mètres de hauteur, le ou les fossés qui longent ces talus, et les arbres qui tiennent le talus avec leur volume racinaire. Des ouvrages de ce type extrêmement massifs ont existé dans de très nombreuses régions d'Europe, ne serait-ce que pour des raisons défensives autour des groupements d'habitation. Ce sont les premières murailles (1) levées de terre, plantées en masse avec des épineux, de façon à les rendre infranchissables. De ces talus plantés, il en est resté un important linéaire dans le domaine rural jusque dans les années 50. Ils ont régressé fortement ensuite. On redécouvre leur intérêt depuis quelques années.

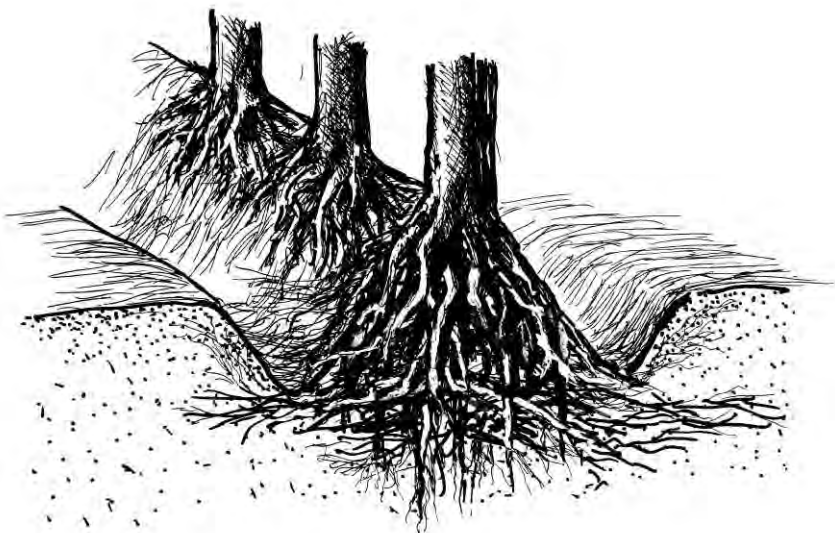
Des performances reconnues

Un intérêt qui est fondé sur des observations, la mesure de performances, notamment en terme de résistance à l'érosion, et de bonne tenue au vent des arbres qui y sont implantés. Ces performances sont directement liées à la présence d'un volume exceptionnel de racines en très bon état sanitaire. Elles se développent hors-sol naturel ce qui les protège de la stagnation d'eau, en particulier en période hivernale (une stagnation qui aboutit à l'asphyxie ou à un développement chétif chez les essences non adaptées). Contrairement à l'idée première, qui fait craindre que l'arbre va facilement basculer en étant planté sur butte, c'est le contraire qui se produit. Les racines sont en meilleure santé, elles se développent sur une plus grande épaisseur et avec une plus grande surface de contact. D'autre part, la plantation se faisant à grande densité, les racines de chacun des arbres se lient entre elles. Elles forment un « mur racinaire » impossible à démêler, qui capte une partie des circulations d'eau dans le sol.

définitivement vulnérable (à l'échelle des moyens disponibles...) face à des événements hors norme.

Alors, pour toutes ces zones, on peut chercher à se protéger non pas du niveau final de la crue, mais de la façon dont ce niveau va être atteint. On peut tenter de canaliser, ralentir, voire stopper la vitesse de la masse d'eau qui, chargée de déchets, voit sa force dévastatrice démultipliée. Faire cette proposition, c'est évidemment s'exposer au flot des critiques qui trouveront la solution timide, partielle, insuffisante, etc. Certes, mais elle est à la portée de tous, particuliers ou collectivités, et si elle était mise en œuvre à grande échelle elle pourrait contribuer à réduire fortement les conséquences des épisodes pluvieux exceptionnels.

Profil en travers d'un talus planté avec fossés de part et d'autre : les systèmes racinaires colonisent toute la terre du talus. La bonne aération des systèmes racinaires et une bonne alimentation en eau sont des facteurs très favorables à leur développement, ce qui permet un très bon ancrage des arbres pour une croissance optimum.



Des réalisations en plusieurs phases

Cette eau retenue, piégée, remonte par capillarité à l'intérieur du talus et assure un niveau d'humidité favorable à la croissance des arbres. On peut augmenter ce volume d'eau avec la mise en place de fossés plus ou moins larges et profonds, longeant le talus sur un ou deux côtés. Le curage régulier des fossés fournit une masse de feuilles, transformées rapidement en terreau, qui peut être épandue sur le talus et en augmenter progressivement la hauteur. Si aucun obstacle latéral ne s'y oppose le talus peut aussi être élargi avec le temps. Des expériences montrent que l'on peut augmenter très rapidement la hauteur du talus planté, sans conséquences pour l'état sanitaire des arbres, et bien qu'on vienne régulièrement enterrer leur collet. Un rehaussement de 5 cm, ou davantage par an, ne pose aucun problème à partir du moment où les jeunes plants sont bien installés. On parvient ainsi à



Fossés remplis d'eau le long de l'allée des Princes à Combs-la-Ville. Des fossés larges et profonds bien reliés entre eux et au réseau hydrographique permettent de stocker l'eau tout en favorisant un bon état des plantations. Ils assurent le drainage de sols trop souvent engorgés en période hivernale dans de nombreux secteurs de la Seine-et-Marne.



minima à 1 mètre d'exhaussement en 20 ans. Ainsi, l'urgence d'un projet se situe généralement dans la plantation. Si l'édification du talus est un investissement trop lourd il peut être différé dans le temps et réalisé progressivement.

Des talus qui rapportent

Une fois plantés, les arbres n'ont pas besoin d'entretien particulier si ce n'est quelques tailles de formation et un élagage des branches basses pouvant gêner le passage des engins utilisés pour l'entretien des fossés. La densité des troncs, leur accès facile pour des travaux d'élagage sont des facteurs très favorables à la production de bois d'œuvre de qualité. Ces arbres sont faciles à abattre, à enlever. Aussi, les gains liés à cette production à forte densité sont un des critères à retenir dans les simulations financières préalables. Ces calculs doivent prendre en compte différents paramètres : choix d'essences, vitesse de croissance et âge d'exploitation, opérations d'entretien, gains obtenus en matière de ruissellement, etc.

Nouvelle identité paysagère

L'ensemble des regards portés sur un paysage finit par lui donner son « identité paysagère » : un consensus, une culture s'établit, évoluant au gré des changements qui affectent le territoire et les



Talus venant d'être terrassé et planté avec deux lignes d'arbres.

regards que l'on porte sur lui. Installer des talus plantés à une certaine échelle est une opération qui a évidemment un fort impact, visuel, symbolique, pratique, microclimatique, etc. On peut la refuser au nom d'un état actuel dans lequel cette structure végétale « n'a rien à y faire » parce qu'elle en est totalement absente « depuis toujours ». C'est oublier qu'elle a pu être présente mais qu'elle a disparu. C'est en même temps vouloir fixer un état du territoire qui n'a jamais cessé d'évoluer dans le temps. Se poser la question de l'opportunité d'installer des talus plantés c'est l'occasion de poser celle de l'identité locale, en la reliant à d'autres constituants : talus routiers, chemins ruraux, zones d'activité, lotissements, bassins de rétention et autres emprises techniques, clôtures, etc. Les talus plantés peuvent-ils oui ou non aider à améliorer ces différents éléments et périmètres, à la fois



© CAUE de la Manche

Mélanger les essences

Les combinaisons d'essences pour les plantations sur talus sont évidemment infinies.

Celles combinant essences à croissance rapide et à croissance lente sont parmi les plus intéressantes. Exemple : une ou deux lignes de peupliers en pied de talus avec de grands écartements et une ligne à longue durée de vie sur talus (chênes, érables, tilleuls, pins, ifs, etc.), beaucoup plus serrée. Les peupliers à croissance rapide permettent de répondre en quelques années à différentes fonctions (brise-vent, masque, tenue du sol, etc.) tout en ombrageant la ligne centrale plus lente. Leur maturité est vite atteinte. Ils sont abattus et leur vente finance une partie de l'investissement. La ligne centrale sur talus peut alors poursuivre sa croissance en se développant en largeur sans contraintes. Cette ligne sur talus peut elle-même être réalisée avec différentes essences en mélange, caduques/persistants par exemple.

d'un point de vue fonctionnel et paysager ? si la réponse est oui, la question d'une évolution de « l'identité paysagère » mérite d'être posée. Un constat : la notion de paysage est ce qui permet les projets, les changements et c'est ce qui fait l'intérêt même de cette notion, vivante, évolutive. *« Il existe sans doute une harmonie mouvante entre ce que la Terre devient et notre mode d'appréhender ces modifications. C'est la même société qui construit son territoire et dans le même temps qui donne le regard et les moyens d'appréhension de la Terre à ses habitants ».* Pierre Sansot

Où planter

Vient le moment du projet : où positionner ces talus plantés ? pour quels objectifs ? ils sont multiples et se combinent entre eux : ralentir fortement, voire stopper des courants violents, intercepter des déchets de toutes sortes y compris les plus volumineux (trunks d'arbres à la dérive, véhicules de tous types, etc.) canaliser l'eau, en stocker une partie. Ces objectifs hydrauliques peuvent se combiner avec d'autres plus classiques : faire de l'ombre, servir de brise-vent, clôturer, masquer, produire du bois, etc. La localisation en amont des zones à risque est la priorité. En poursuivant systématiquement cet objectif dans tous les projets publics et privés d'un secteur donné on ne supprime pas les



Chemin creux entre deux talus : à la fois «gouttière» et liaison douce.

Chemin creux

Deux talus plantés parallèles, établis à quelques mètres de distance, c'est à la fois un chemin creux et une « gouttière ». Une structure linéaire qui a été pendant longtemps l'armature de nombreuses campagnes. Ceux qui subsistent racontent tous les avantages de ce dispositif pour des déplacements à l'abri du vent, des pluies violentes, de la chaleur, des regards. En cas de pluies intenses, ils peuvent aussi servir d'exutoire aux masses d'eau en mouvement sur les pentes. Le chemin creux devient torrent où l'eau est canalisée, protégeant les zones à risque. Les réseaux racinaires des lignes d'arbres maintiennent la structure du chemin central. L'eau peut s'écouler mais le chemin se creuse à peine. Ou plutôt, ce sont les talus qui s'élèvent avec les produits de ravinement déposés dans les fossés régulièrement curés. Une infrastructure devenue inadaptée à la circulation des engins agricoles mais qui peut assurer d'autres fonctions, liaison douce notamment, et qui restera toujours la plus efficace des « gouttières » en zone rurale ou périurbaine. Comment faire mieux et moins cher sur une longue durée, en intégrant toutes ces fonctionnalités ? Les logiciels de calcul intégrant la variante « chemin creux » restent à mettre au point pour construire autrement les chemins, pistes cyclables et autres liaisons douces des extensions urbaines.

causes d'inondation, c'est évident, mais on en diminue une partie des effets les plus dangereux et traumatisants. Surtout, on change la façon d'aborder la question dans les aménagements, où l'eau est systématiquement prise en compte comme force en mouvement sur toute la surface du territoire d'études et non comme simple niveau à faire baisser dans les vallées.

Un dernier rappel

Comment contenir l'eau quand 15 cm ou davantage tombent en une heure, pendant plusieurs heures, soit 1500 m³ à l'hectare a minima ? une fois amassée cette eau représente un volume en mouvement de 2 mètres de hauteur, 30 mètres de largeur et 25 mètres de longueur. . .

Comment empêcher ce bélier de se former sur les moindres versants et d'y emporter tout sur son passage, y compris dans les plaines agricoles, en forêt, voire même à mi-pente de collines ? ■

Bertrand Deladerrière

(1) Les toponymes du type Plessis-Feu-Aussoux, Plessis-Trévisse, Plessis-Robinson, qui font référence à un mode de gestion des haies, révèlent parfois la présence ancienne de ce type de dispositifs défensifs.





Comment bien tailler les arbres de nos villes et villages ?

La taille d'un arbre d'ornement est réalisée pour adapter le végétal à des contraintes humaines. Ces contraintes sont pour l'essentiel, d'une part la sécurité des usagers et des biens, et d'autre part, le volume de l'arbre par rapport à l'espace disponible. En dehors de ces motifs, l'arbre d'ornement n'a généralement pas besoin d'être taillé.

Les 3 grands principes de la taille sont les suivants :

- 1- Coupez des branches de faible diamètre
- 2 - Respectez l'emplacement et l'angle de la coupe
- 3 - Taillez sur tire-sève



Si vous souhaitez en savoir d'avantage sur ce sujet consultez le site www.arbres-caue77.org où vous trouverez les fiches conseils sur les différentes techniques de taille, des tutoriels vidéos « ArboClips » présentant les bons gestes, une plaquette, une bande dessinée ainsi que des affiches.
<http://www.arbres-caue77.org/pages/conseils/elagage/>

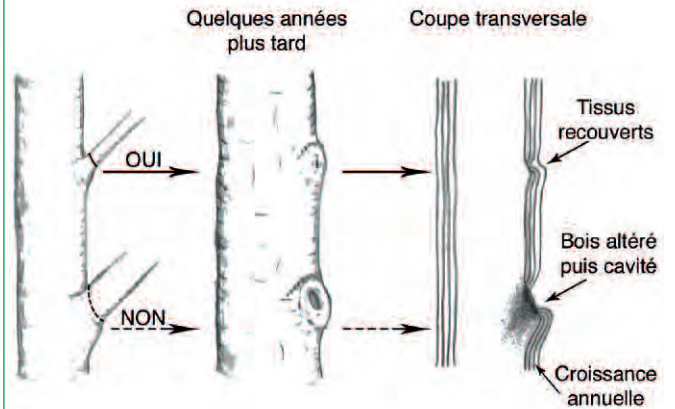
■ Vous avez également la possibilité de participer aux formations sur la taille (théorie et pratique) qui sont proposées tous les ans sur différents sites seine-et-marnais.

■ Consultez les dates des prochaines formations sur l'agenda du site internet et abonnez-vous à la newsletter pour être tenu informé des futures manifestations.

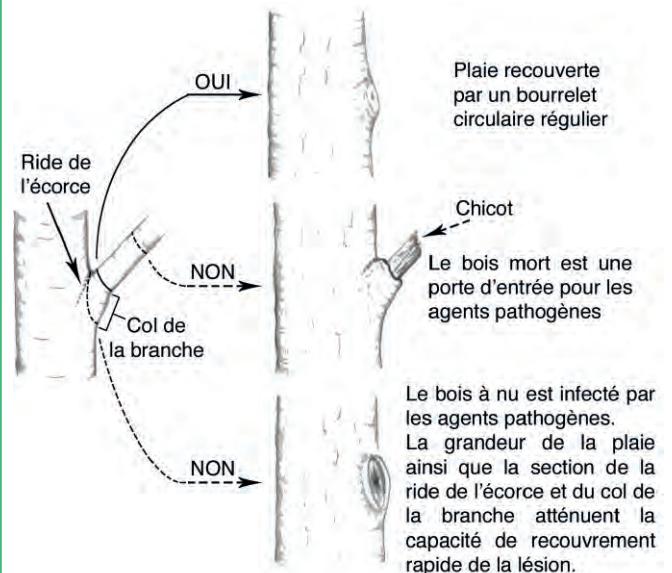
■ Si vous avez des projets d'élagage dans vos communes, vous pouvez également consulter le forestier arboriste du CAUE 77 qui se déplacera sur place pour vous conseiller. ■

Augustin Bonnardot

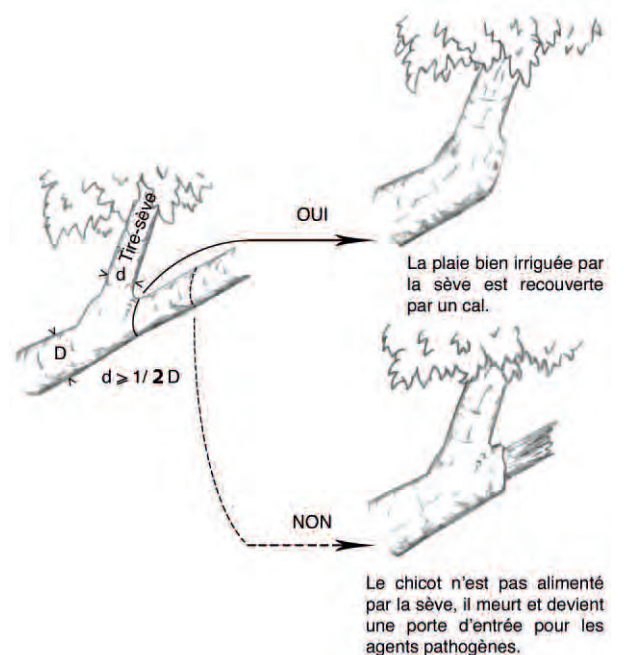
1- Coupez des branches de faible diamètre



2 - Respectez l'emplacement et l'angle de la coupe



3 - Taillez sur tire-sève





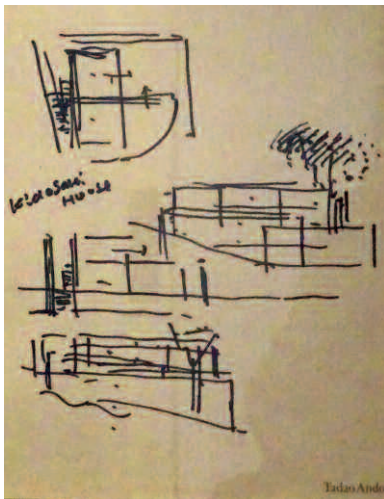
À voir

Tadao Ando à Beaubourg

Exposition du 10 octobre au 31 décembre, galerie 3 du Centre Pompidou organisée autour de quatre thématiques : la forme primitive de l'espace, le défi de l'urbain, la genèse du projet, le dialogue avec l'histoire.

Cette belle exposition est l'occasion de découvrir l'œuvre d'un architecte majeur, caractérisée par une continuité formelle, une permanence qui en accentue l'impression de sérénité. Une carrière construite à partir d'expériences, de voyages, hors des parcours scolaires. En complément de cette exposition la visite des réalisations s'impose mais aussi, et peut-être avant cela, la lecture des interviews que Tadao Ando a pu donner à différentes revues. Le sens de son architecture, sa « philosophie » y sont particulièrement bien exprimés, et montrent, si besoin était, que l'architecture nécessite une ambition, une liberté rarement accordée...

La recherche permanente d'une beauté formelle pourrait faire



croire que les hasards sont bannis, que la maîtrise de chaque détail est un but en soi. Rien de plus faux, l'architecte se veut à l'écoute de tout ce qui vient de l'extérieur, de la nature, du temps : « On ne maîtrise jamais complètement ce qu'on construit. Il y a le reste, la vie, l'indicible et l'invisible... je crois qu'il faut tenter d'exploiter dans l'architecture l'expression et la parole de la

nature. Ça ne veut pas dire qu'il faille la copier. Ni l'introduire en surface, planter simplement trois arbres au hasard. Accueillir la nature, c'est tenir compte du son de la pluie, des bruits de la vie... C'est cette respiration qui peut provoquer celle de l'architecture immobile ». Une relation à la nature qui évoque l'œuvre de Roland Simounet qui a signé en Seine-et-Marne un de ses chefs d'œuvre avec le Musée de la Préhistoire à Nemours. Chez ces deux architectes, on remarque une exigence absolue d'insertion dans le site, un perfectionnisme acharné dans la prise en compte des moindres détails du lieu d'implantation.

Chez Tadao Ando, sportif qui a longuement pratiqué la boxe, le courage de prendre des risques, « s'aventurer », n'est pas qu'une formule. C'est une nécessité qui doit continuer à distinguer les architectes de ceux qui ne font que « construire un édifice » :

« Le besoin de donner une forme matérielle à une émotion ou une idée – par les subtilités du dessin ou la pesanteur du béton – tel est peut-être l'essence de sa personnalité. »

Michael Auping 2007.

« Créer quelque chose en architecture – pas seulement construire mais créer quelque chose – demande aussi du courage et des prises de risque, il faut s'aventurer dans des domaines relativement inconnus, faire ce pas de plus. Si vous ne changez pas votre routine, si vous ne faites que construire des édifices sans vous demander pourquoi vous le faites, sans jamais vous poser de questions, vous n'avez pas besoin de courage. Pour créer une forme architecturale, quelque chose qui puisse paraître inhabituel, vous devez faire ce pas de plus dans l'inconnu. (...) Il y a beaucoup de bons édifices qui font preuve d'équilibre, mais ça ne veut pas dire forcément que ce sont des édifices créatifs. Ce sont des édifices sans problèmes, mais aussi sans questions. Pour réaliser une architecture créative, vous devez faire un pas de plus en avant et, à ce moment là, vous soulevez des problèmes et, éventuellement quelques questions importantes. Ensuite, c'est votre rôle d'architecte de résoudre les problèmes et de répondre aux questions, de façon à achever le pas en avant. (...) N'importe qui, avec de l'argent, peut construire un édifice. Ce qu'il faut, c'est une certaine qualité d'espoir et de conviction – c'est un des éléments les plus importants de l'architecture créative. (...) La bonne architecture va au-delà des fonctions élémentaires. (...) Se contenter de construire un édifice ou une forme n'a jamais été le propos de l'architecture ». ■

À lire : Tadao Ando, *Du béton et d'autres secrets de l'architecture*, L'Arche éditeur, 2007 : 126 pages qui se lisent d'un trait... et se relisent aussi agréablement.



Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de Seine-et-Marne
27 rue du Marché – 77120 Coulommiers
Tél. : 01.64.03.30.62 – Courriel : caue77@wanadoo.fr
Site web : www.caue77.fr
Conception graphique et réalisation : Juliette Tixador
juliettetixador@free.fr

Cette lettre est envoyée par mail et en version papier en édition restreinte. Pour la diffuser plus largement, merci de nous adresser par mail vos suggestions de destinataires.



Archi sur site

Congis sur Thérrouanne

Lundi 1^{er} octobre 2018 : Visite de la réserve naturelle régionale du Grand-Voyeux et sa maison, proposée en partenariat avec l'AEV de la Région Île-de-France, l'AVEN, la ville de Congis-sur-Thérrouanne, L'Atelier des territoires paysagistes-concepteurs et Charles-Henri Tachon architecte. ■

Formation URCAUE Nature en Ville

Jedi 4 octobre : Module 6 de la formation proposée par l'Union Régionale des CAUE d'Ile de France Nature en Ville, « Protéger et gérer le patrimoine arboré », à Noisiel, Service environnement et Développement Durable de la CA PVM. ■



Promenade urbaine

Faremoutiers

Jedi 11 octobre 2018 après-midi, en partenariat avec le collège Louise Michel de Faremoutiers, lancement du projet pédagogique de l'année 2018-2019 d'une classe de 4^e.

En illustration du thème « Logements et demeures à travers l'histoire » repérage des différentes formes de logements à partir de l'analyse urbaine de Faremoutiers. ■



Les journées nationales de l'architecture... pour les classes

Le vendredi 19 octobre 2018

En ouverture des JNA 2018, l'Union Régionale des CAUE d'Île-de-France a annoncé la venue possible d'un architecte ou d'un paysagiste dans les établissements scolaires qui en feraient la demande. Agenda serré aidant, les sollicitations enregistrées ont porté davantage sur de possibles accompagnements de projets pédagogiques dépassant la simple journée du 19 octobre. ■



Les Journées nationales de l'architecture 2018

Les CAUE Île-de-France, la DRAC Île-de-France et l'École spéciale d'architecture (ESA) se mobilisent pour proposer 20 voyages d'architecture en Île-de-France. L'action relayée par le CAUE 77 conduit à organiser 3 leçons itinérantes dans le département.

Le dimanche 21 octobre 2018 après-midi

- **Provins** - 14 h 45 office de tourisme Ville Haute « création contemporaine vs patrimoine architectural ».
- **Brie-Comte-Robert** - 14 h 15 parking château « revitaliser les centres anciens ».
- **Lagny-Chessy** - 14 h 30 place de l'hôtel de ville Lagny-sur-Marne « L'évolution des formes urbaines, de la ville médiévale à la ville nouvelle ». ■

